

LECTURES

À la défense
des frères
Dufresne

Page 3



Pauline Gill

NOS CRITIQUES DE LA SEMAINE

EXCEPTIONNEL ★★★★★ TRÈS BON ★★★★ BON ★★★ PASSABLE ★★ SANS INTÉRÊT ★

Petites histoires pour devenir grand,
Sylvie Carquain
> PSYCHO POP ★★★★★ 1/2
Page 3

L'invention des nuages,
Richard Hamblyn
> BIOGRAPHIE ★★★★★
Page 3

Freud en question,
Ginette Pelland
> ESSAI
★★★ 1/2
Page 4

Route barrée en Montérégie,
François Barcelo
> ROMAN COMIQUE ★★★
Page 2

La Presse

CAHIER F | LA PRESSE | MONTRÉAL | DIMANCHE 4 MAI 2003

UN LIVRE IDÉAL

Les garçons préfèrent encore le sport, mais on peut toujours leur donner le goût de la lecture, comme l'a constaté notre journaliste, dans cette suite de notre série sur les garçons entamée hier.



Photo RÉMI LEMÉE, La Presse ©

Mathieu Stravo, Nicholas Grigoropoulos, Patrick Ware, Jonathan Geller et Richard le Guen ont trouvé LE livre parfait pour eux : *Le Rouge idéal*, de Jacques Côté.



CHANTAL GUY
collaboration spéciale

Comme bien des garçons de leur âge, Mathieu, Jonathan, Richard, Nicholas et Patrick ne placent pas la lecture au top de leurs loisirs. Encore moins la lecture imposée par les professeurs du collège Loyola, où ils font leur cinquième année du secondaire. Alors, imaginez leur dépit quand ils doivent lire un roman écrit dans une autre langue que leur langue maternelle!

Car les élèves du collège Loyola, une institution privée catholique pour garçons de Montréal, sont anglophones. Et leur professeur de français, Marie-France Mérette, se démène pour leur trouver des ouvrages qui parviendront à les accrocher, malgré la barrière du langage. La dame est futée : elle trouve des romans qui n'ont pas encore été traduits en anglais, puisqu'on connaît l'ingéniosité des jeunes pour trouver des raccourcis qui facilitent la tâche... Elle a d'abord trouvé *Nébulosité croissante en fin de journée*, un polar signé par l'écrivain québécois Jacques Côté.

Un polar qu'ils ont adoré. D'autant plus qu'ils ont pu rencontrer son auteur pendant le semestre d'automne. «Il était très drôle et intéressant», se souvient Jonathan. «J'ai été impressionné par leurs travaux et les efforts qu'ils ont faits, dit Jacques Côté, qui est aussi professeur de littérature au cégep. C'est tout de même un livre de 400 pages, alors que j'hésite moi-même à en proposer d'aussi longs à mes étudiants! J'ai été charmé par leur enthousiasme.»

Les élèves du collège Loyola ressemblent, avec leurs costumes et leurs bon-

nes manières, à ceux du film *Le Cercle des poètes disparus*. «Et moi, je sentais que je devais performer comme Robin Williams!» renchérit l'écrivain.

Lors de cette rencontre, Jacques Côté leur a révélé en primeur une partie de l'intrigue de son roman fraîchement sorti de l'imprimerie, *Le Rouge idéal*, qui mettait encore en vedette le lieutenant Daniel Duval. Les aventures de l'enquêteur de la SQ avaient à ce point séduit certains garçons (environ une vingtaine) que ceux-ci ont insisté auprès de leur prof pour que le roman soit au programme du prochain semestre. Ils voulaient savoir ce qui allait arriver à leur héros, puisque *Le Rouge idéal* se passe quelques années après la fin de *Nébulosité croissante en fin de journée*.

«Le problème, c'est que je ne l'avais pas encore lu!», raconte Marie-France Mérette. Mais un bon prof comprend quand il tient un bon filon et ne s'arrête pas en plein milieu d'une si belle route. Marie-France a donc fait ses devoirs pendant les vacances de Noël et a lu *Le Rouge idéal*. Un alléchant roman policier, avec tout ce qu'il faut d'action, de mystère... et de descriptions macabres. Nouveau problème: les parents allaient-ils être d'accord avec cette lecture? Après tout, ce n'est pas la première fois que des adultes s'offusquent de ce que l'on présente à leurs enfants ; on n'a qu'à se rappeler les fréquents scandales provoqués par *Le Grand Cahier*, d'Agota Kristof. Jacques Côté connaît cette responsabilité et ce qu'elle implique: «Quelques-uns de mes collègues ont déjà reçu des appels de parents outrés par certains ouvrages qu'ils avaient proposés aux étudiants.»

La nouvelle enquête du lieutenant Duval se déroule à Québec en 1979. Un meurtrier fou sème des pistes : des bouts de poèmes, des messages misogynes écrits avec du sang, une main coupée, le cadavre violé d'une jeune fille dans un cimetière... L'homme — un veuf qui déteste la cigarette — doit en même temps composer avec le nouveau copain exaspérant de sa fille adolescente, qu'il élève seul. Humour et horreur se mélangent allègrement dans l'écriture de Côté. «Sauf que je ne tiens pas à montrer la violence en action, mais plutôt

son constat, explique-t-il. Je ne me complais pas dans des scènes de violence. Le livre est dur par les thèmes, les propos, certaines scènes, il y a des modèles masculins un peu dérangeants, mais il y a aussi des modèles d'hommes qui sont très beaux. C'est équilibré, comme le ying et le yang.»

Les élèves ont donc dû faire signer une décharge à leurs parents pour pouvoir lire *Le Rouge idéal*. Ils ont tous réussi à convaincre «les autorités»! Ils en sont bien heureux, puisqu'ils le trouvent même meilleur que *Nébulosité croissante en fin de journée*. «Dans le premier, on savait dès le départ qui était le meurtrier, contrairement au deuxième», dit Patrick. Disons aussi que retrouver un personnage qu'on a aimé est à la fois sécurisant et agréable... Les garçons se souviennent encore en frissonnant de la lecture des Indes noires de Jules Verne. «C'était tellement difficile qu'après ça, tout était facile», s'exclame Nicholas.

Ce n'est pas un jugement de valeur. *Le Rouge idéal* fait tout de même 430 pages. Ce que les élèves apprécient, c'est l'actualité linguistique du roman de Jacques Côté, où se côtoient le littéraire et le langage parlé. Et le fait que l'action se déroule à Québec n'est pas non plus négligeable.

«C'est une façon pour eux de s'approprier le contexte où ils vivent, c'est à dire le Québec», dit Marie-France Mérette, pour qui ce détail compte. Elle leur soumet régulièrement les paroles de chansons francophones de groupes comme Dubmatique ou Les Colocs, afin qu'ils se frottent un peu à la culture de «l'autre solitude», où ils vivent les années les plus marquantes de leur vie. Un des sujets de travail proposé à partir des romans de Jacques Côté était de dessiner la carte des lieux de l'intrigue, ce qui permettait aux élèves de mettre une image réelle sur ce qu'ils avaient lu. «Les garçons aiment beaucoup le concret», précise la prof, qui a aussi imaginé un travail vidéo où les garçons doivent écrire et interpréter un téléjournal inspiré des événements du roman.

Voir IDÉAL en F2

SAMI FREY | Le moine-acteur

LOUIS-BERNARD ROBITAILLE
collaboration spéciale

PARIS — Dans le très réjouissant film de Bertrand Tavernier, *La Fille de d'Artagnan*, il y a quelques années, Sami Frey avait hérité du personnage d'Aramis : le plus littéraire, calculateur, mystérieux et solitaire des célèbres mousquetaires. Même dans les comédies les plus joyeuses, Sami Frey attire à tous les coups les regards de ténébreux.

Mais rassurons-nous : mise à part une apparition, il y a quelques siècles, dans la sirupeuse *Angélique marquise des anges*, Sami Frey n'a pas souvent donné dans la comédie légère ou le divertissement commercial. Au cinéma, il avoue avoir eu parfois affaire à la «contingence», pour reprendre un concept sartrien : «Je ne regrette rien, mais il m'est arrivé parfois de simplement gagner ma vie». Rien de déshonorant : beaucoup de films d'auteur discrets et des rôles dans des films grand public comme *César et Rosalie*. Au théâtre, par contre, «Je n'ai jamais rien fait que je n'aie vraiment désiré. Je vais là où mon intérêt me porte». Ce qui nous donne un palmarès aussi brillant qu'exigeant, en compagnie des meilleurs metteurs en scène de l'époque, Chéreau, Lavelli, Régy, et d'auteurs comme Sarraute, Duras, Henry James. Sans oublier un *Hathan le sage*, de Lessing, monté par Denis Marleau en 1999, dans la Cour d'honneur du Palais des Papes. Non sans quelques frictions : «Marleau était un peu largué», murmure Sami Frey de façon un peu énigmatique.

Et lorsque Sami Frey — par ailleurs sex symbol de toute une génération, avec Mastroianni et Gianni Esposito pour tout rival — s'est aventuré dans ce qu'il préfère, c'est-à-dire la mise en scène, la conception totale d'un spectacle de théâtre, c'était pour monter Pinter, ou alors *Je me souviens*, de Pérec, monté sur un vélo de course. Ou, mieux encore, le texte bien peu frivole de *L'Eclésiaste*. L'ami Sami ne fait pas vraiment dans le comique troupiou et le racolage. Et tant pis si de distinguées intellectuelles ont eu pendant deux décennies sa photo épinglée au mur. De la même manière qu'il y eut des moines-soldats, celui qui forcément incarna un jour au théâtre Antonin Artaud appartiendrait volontiers à la caste des moines-acteurs, qu'on ne détourne pas facilement de leur mission.

Une célébration intellectuelle

Si je le vois, l'autre jour, en fin de matinée, à l'incontournable et discret bar du Lutétia, à Paris, c'est qu'il est sur le point d'amener à Montréal ce qu'on pourrait appeler son dernier «travail» : la lecture en 12 séances d'une heure des entretiens avec Sartre et Simone de Beauvoir, enregistrés par elle pendant des vacances à Rome en 1974.

Voir FREY en F2



REVUE DE PRESSE
MÉDIAS FRANCOPHONES EUROPÉENS
En exclusivité sur cyberpresse.ca par Jean-François Bégin



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Trop, c'est trop

RÉGINALD MARTEL
regimartel@videotron.ca

Benjamin Tardif a longtemps roulé dans sa Westfalia sur les routes des États-Unis. Les mésaventures n'ont pas manqué — il y en avait peut-être trop, je l'ai abandonné *Pas tout à fait en Californie* —, mais ce n'est pas la peine d'écrire des romans si on n'exagère pas. Je lui ai faussé compagnie sans remords : avec la belle Soutinelle dans son lit, le voyageur n'avait surtout pas besoin de moi. Au bout de son long périple, Ben rentre chez lui, indemne. Il a déjoué ses ennemis réels ou imaginaires, il a vu des paysages extraordinaires, il a fait des rencontres mémorables. Il ramène Soutinelle mais aussi, rien n'est parfait, un personnage encombrant, Justin Case, le frère blanc de la Noire.

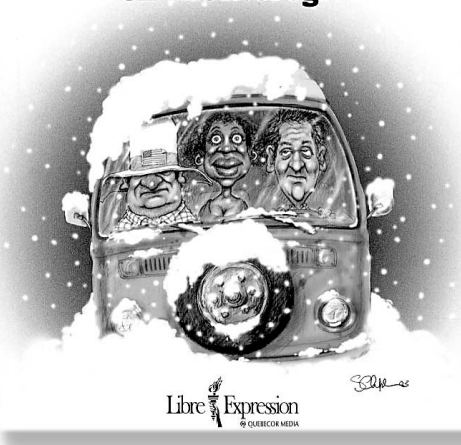
En quatre jours et autant de chapitres, le héros de François Barcelo retrouve donc le pays qui ne l'a jamais quitté. Il doit le présenter à ses invités, le leur faire apprécier. La tâche n'est pas mince quand on a promis à l'une qu'elle deviendra actrice, à l'autre qu'il fera un excellent policier. L'une et l'autre évidemment ne causent pas français. Ils n'arrivent pas à imaginer que des Nord-Américains puissent être vraiment francophones, ni même que des Québécois ne comprennent et ne parlent pas l'anglais. Leur ignorance de la réalité linguistique est une bonne source de situations comiques, que le romancier exploite comme il le peut, c'est-à-dire beaucoup.

C'est l'hiver. Une tempête de neige provoque des drames qui tiennent le lecteur en haleine, sans le terroriser. Il sait que Ben survit à tous les périls, même le mariage. Il s'agit moins de peur que de rire. L'actualité y est pour quelque chose, c'est elle qui transforme le retour au pays en roman policier pimanté de données culturelles que la caricature déforme à peine. Dans le village sur Richelieu où Ben et Soutinelle s'installent au moins provisoirement, on verra ainsi un mort se porter assez bien, au su de tous les villageois

FRANÇOIS BARCELO

Les aventures de Benjamin Tardif - IV

Route barrée en Montérégie



qui n'en diront rien. Le bonhomme veut échapper à l'emprise de personnages qui eux ne rigolent pas, des mafiosi à qui il doit seulement de l'argent et qui veulent sa peau.

M. Barcelo écrit vite et beaucoup. On le comprend. Il a ses fidèles, qu'il a mérités pour de bonnes raisons. Sa narration est précise et alerte, ses dialogues sonnent juste et les digressions et diversions sont généralement contenues, pour ne pas rompre le fil de l'histoire. Le meilleur, c'est que c'est drôle ; dans le genre, *Je vous ai vue, Marie*, paru en 1990 et non encore réédité, était une réussite. Certes, M. Barcelo ne fait pas dans la grande littérature. S'il en avait envie et se laissait aller, personne ne lui en voudrait.

MARIE-GENEVIÈVE CADIEUX
NE DIS RIEN

LES HERBES ROUGES / ROMAN



Le pouvoir de fascination de l'inceste

L'inceste est un immense thème littéraire, qu'on retrouve dans les grandes oeuvres de tous les temps. Son pouvoir de fascination reste intact, dans la mesure où les sociétés le considèrent comme un crime. Dans la vraie vie, les histoires d'inceste n'ont pas la dimension épique de celle d'Oedipe et de Jocaste ; elles sont étrangères aux oracles, elles sont tristes et noires, elles brisent souvent les victimes. On croirait à peine que les protagonistes de *Ne dis rien* ont été inspirés de la vraie vie. L'auteur, Marie-Geneviève Cadieux, a enveloppé son roman d'un appareil morbide assez improbable. La victime de l'oncle Jean son tuteur, Élise, alors adolescente, meurt. Au sous-sol d'un salon funé-

raire, un couple de techniciens en thanatologie, collègues de la morte, contribue à reconstituer sa vie. Élise y a sa part aussi, dans un jeu de flash-back habile.

L'effet d'ensemble est bouleversant. M^{me} Cadieux rattrape le réel en faisant ressortir la complexité d'une relation où le refus de la sexualité interdite, abusive certainement, peut être nuancé par le désir et le plaisir. Un salaud reste un salaud, et l'oncle Jean un affreux manipulateur, mais il semble que dans ces choses, la victime puisse être un peu la complice. Tout se passe comme si Élise était marquée par quelque destin tragique. Toute jeune encore, elle avait été abusée psychologiquement par une camarade de classe. Après la rupture avec l'oncle, elle aura un amant et avec lui une relation pas très amoureuse mais plus égalitaire. L'homme s'appelle Camil, c'est un vieux veuf dont Élise — on n'en sort pas — a embaumé la femme.

Malgré la modernité de la forme, le roman de M^{me} Cadieux ne convainc pas tout à fait. On peut penser que la mort physique symbolise la mort de l'âme de la jeune nièce. Pour se débarrasser de ses encombrants fantômes, faut-il pour autant qu'elle fasse l'amour dans un mausolée ? Faut-il aussi user d'un langage emphatique (ou peut-être poétique) pour tenter de forcer la porte de l'indicible ? La jeune romancière en fait trop, beaucoup trop. Aux déclamations poétiques, elle ajoute même la relation de rêves manifestement trop précisément fabriqués et orientés pour que l'inconscient de la pauvre Élise puisse s'y exprimer librement.

★ ★ ★

ROUTE BARRÉE EN MONTÉRÉGIE
François Barcelo
Libre Expression, 176 pages

★ ★ 1/2

NE DIS RIEN
Marie-Geneviève Cadieux
Les Herbes rouges, 160 pagesSUZANNE GIGUÈRE
collaboration spéciale

« Cette action, qui maintenant va commencer, se déroule en Pologne c'est-à-dire Nulle Part. » (*Ubu Roi*). Cette citation, placée en exergue du roman *Le Poids des choses ordinaires*, annonce le ton ubuesque du récit. Par extension, cet adjectif qualifie un monde absurde, grotesque, dominé par la bureaucratie et le bon plaisir des tyranneaux.

Ce n'est pas tant l'acidité satirique et l'énormité verbale de la célèbre comédie burlesque d'Alfred Jarry, mais bien la charge politique de la pièce qui a certainement inspiré Lise Demers pour son quatrième roman. Roman-réquisitoire, il traite du pouvoir, de tous les pouvoirs : amoureux, médiatique, financier, intellectuel, politique et de ses abus.

L'action se déroule sur une journée pendant laquelle les morceaux émiétés du passé des principaux protagonistes s'enchevêtrent au présent. Devant les révélations qui menacent de faire tomber le gouvernement, un universitaire, un politicien, un journaliste et une comédienne, liés par un drame ancien qui risque de les éclabousser tous, sont poussés à jouer quitte ou double leur vie ou leur réputation. Dans un récit tendu, Lise

Demers nous livre une étude psychologique et politique sur fond de crise culturelle et sociale.

Étude psychologique

« Plus je vois clair en moi, dit Faust dans le drame de Goethe, plus obscur est ce que je vois. » Les univers intérieurs des personnages sont des espaces vertigineux de contradiction que la romancière analyse avec une lucidité pénétrante. Comme dans ses romans antérieurs (1), ses portraits psychologiques rendent compte d'hommes et de femmes pris dans la tourmente de leurs émotions qui se dispersent pour mieux se rejoindre non sans avoir passablement embrouillé leur existence. Nous découvrons le professeur Marceau, un personnage assoiffé de pouvoir et obsédé par son désir de « vaincre, soumettre, imposer sa loi et sa vision ». Une sorte de père Ubu (2) contemporain ; le vice-ministre Vincent, jadis porté par de grands idéaux de justice qui additionne les lâchetés et les compromissions tout au long de son parcours politique ; Édouard, le journaliste incorruptible, « contemplatif égaré dans un monde mouvementé », dont la soif d'absolu et de liberté s'accorde mal avec sa vie conjugale et familiale.

Dans *Le Poids des choses ordinaires*, ce sont les femmes, qu'elles soient mère, épouse ou

amante, qui tiennent la barre, « les dents serrées, le coeur plein d'ampoules et la tête haute ». Elles arrivent parfois à exprimer ce qu'elles ont tu pendant des années, à vivre des moments de tendresse et de rire partagés, à connaître des jours heureux qui « confirment à tout être humain qu'il n'a pas vécu en vain et qui lui redonnent la force de continuer ».

Étude politique

Membre de la Fédération des femmes du Québec, Lise Demers milite activement, entre autres choses, pour les droits et libertés, pour la paix en Palestine et pour la levée des sanctions en Irak. L'écriture prolonge son engagement civique. Dans son roman, elle montre comment, dans le contexte politique actuel mondial, la soif du pouvoir et du profit peut mener, au-delà de la corruption et de la trahison, à l'horreur indicible. Comment les régimes démocratiques exercent une répression en douce et un contrôle sournois à tous les échelons en donnant l'illusion d'une grande ouverture d'esprit. Dans un autre registre, elle fustige l'indolence des sociétés — québécoise entre autres — où « le confort et la sérénité matérielle valent davantage qu'une histoire officielle et une culture ».

Cette prise de parole critique et courageuse vise de toute évidence à secouer les

consciences assoupies. Mais parfois le poids de la dénonciation prend le dessus sur le romanesque.

La littérature engagée a mauvaise presse. Il serait dommage de réduire *Le Poids des choses ordinaires* à une sorte de sismographe sociologique. Surtout que l'on sait la romancière capable d'échappées belles. Comme celle-ci : « Édouard se remémore les jours heureux quand le printemps déborde par les persiennes, nous inonde d'une énergie nouvelle et de ce besoin irrésistible de sortir sur le balcon et de crier à l'air libre. »

★ ★ ★ 1/2

LE POIDS DES CHOSSES ORDINAIRES
Lise Demers
Les éditions Sémaphore (3), 183 pages

(1) *La Leçon de botanique* (1996), *Doubles vies* (1997), *Gueussaille* (1999), publiés chez Lanctôt Éditeur.

(2) Héros de la comédie d'Alfred Jarry, caricature bouffonne de la stupidité bourgeoise et de la cruauté humaine.

(3) Fondée par la romancière en mars 2003, cette nouvelle maison d'édition a pour mission de publier des oeuvres à caractère social, politique ou philosophique.

FREY

Suite de la page F1

À une époque où Sartre était déjà très diminué physiquement, mais pas encore aveugle, comme cela lui devait lui arriver bientôt. Des entretiens de plus de 300 pages, publiés presque *verbatim* à la suite de la *Cérémonie des adieux*, le journal que Beauvoir a écrit sur les dernières années de Sartre. Conversation intime et parfois désordonnée, que Sami Frey lit intégralement, avec pour tous accessoires, une table de bistrot, une chaise, une lampe de lecture et une pile de feuillets posée devant lui.

« Non, non, précise-t-il, cela n'a rien à voir avec *Je me souviens* de Pérec, où j'avais fait une vraie mise en scène. Il s'agit purement et simplement d'une lecture. Parce que, le jour où j'avais lu ces entretiens, j'avais eu envie de les lire à haute voix. Peut-être justement parce que ce n'est pas un texte écrit, mais la restitution d'une conversation, avec ses hésitations et ses redites. Un échange intime qui parfois patage, mais où l'on sent la vérité des rapports entre les deux protagonistes de toute une vie. Mais aussi l'affrontement de deux grands intellectuels. »

Il n'y a sans doute qu'à Paris qu'on s'offre de telles célébrations intellectuelles. Sami Frey, superstar romantique pour *happy few*, qui consacre un an et demi de sa vie à lire ces dialogues parfois laborieux ou irritants. Il fait un compte rapide : « Je les ai faits au Festival d'automne de Paris en 2001. Puis en tournée. J'ai donc déjà donné 120 représentations... Ça m'a pris tout mon temps. »

Pour qu'il n'y ait pas de malentendu sur l'austérité du projet, les lectures — en pleine panique du 11 septembre — avaient lieu dans une salle de cours de l'École normale supérieure de Paris, où, bien entendu, Sartre avait étudié. Une salle de 120 places à tout casser, et qui



Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir.

affichait complet pour 10 jours avant la première. Depuis, que ce soit en province, en Suisse ou à Montréal, gentleman Frey s'assure que la salle qui l'accueille ne compte pas davantage que les 120 places réglementaires.

Réservé de nature, il se contente d'expliquer à la fois qu'il a été séduit par ces entretiens dès la première lecture et que, sans avoir vraiment connu le couple (il a dîné une fois en sa compagnie), il considère Sartre et Simone de Beauvoir comme des personnages « cen-

traux » de l'époque : « Sartre, c'était une référence absolue dans les années 60, dit-il simplement. Et j'ai été frappé d'imaginer le couple, à l'hôtel, dans la chaleur de l'éte romain en 1974, en train de fouiller la biographie et la personnalité de Sartre. Tout y passe : sa laideur, son rapport aux femmes, ses engagements politiques. Il est très dur avec lui-même, s'explique sur tout même s'il ne renie rien... »

Sami Frey aurait pu décider de lire *Les Mots*, qui reste le chef-d'oeuvre de Sartre mais, sans pouvoir

dire pourquoi, il a préféré ces dialogues, « justement pas écrits, pas littéraires ». Des dialogues qui ne manquent certes pas d'intérêt : lorsque Sartre lâche au détour d'une phrase cet *aveu capital*, qu'il a toujours refusé de « devenir un adulte mâle », lorsqu'il évoque, même avec mauvaise foi, son rapport aux femmes, à son corps, à la politique, à Camus. De là à dire qu'il se livre totalement, ou que Simone de Beauvoir le pousse dans ses derniers retranchements, il y a une marge. Nous sommes en 1974, Sartre est encore englué dans ses sympathies maoïstes, qui évolueront mais dureront, sur un plan personnel, jusqu'à sa mort. Sur le sujet politique, il manque dans ces entretiens une véritable explication. Et, tant qu'à faire, sur le rapport Sartre-Beauvoir lui-même.

Reste cette étrange complicité, non exempte de complaisance, et dont on voit se dérouler les méandres sur 300 ou 400 pages — c'est à dire 12 heures de lecture. En imaginant, comme le dit Sami Frey, « la voix précise et métallique de Sartre et celle, impérative, de Simone de Beauvoir ». Avec ici et là des duretés dans l'échange mais aussi des passages drôles. Et cet autre *aveu capital* de Sartre : « C'est vrai, j'avais décidé à 20 ans que je serais célèbre. »

Sami Frey entreprend la lecture des Entretiens ce soir, 4 mai, jusqu'au 17 mai, au Studio littéraire de la Place des arts, invité par le Festival international de la littérature organisé par l'UNEQ (du 9 mai au 17 mai), avant de se rendre à Québec où il sera au Musée du Québec, dans le cadre de *Théâtres d'Ailleurs*, une production du Carrefour international de théâtre. Entrée : \$33 chaque soirée. Billets : 842-2112 ou 277-1010.

ROUGE

Suite de la page F1

Bien sûr, une histoire palpitante, qui donne envie de tourner les pages pour savoir ce qui va se produire, est aussi une excellente motivation. « Je dirais qu'il y a plus d'action dans le premier roman et plus de suspense dans le deuxième », affirme Nicholas pour expliquer en quoi *Le Rouge idéal* lui a plu davantage. Ils aiment aussi Daniel Duval. « C'est un homme d'honneur, estimable et admirable », dit Patrick. « En plus, il a une moto », rajoute Richard, qui a bien apprécié les courses-poursuites du premier roman.

Quand on leur demande s'ils sont prêts à lire, pour eux-mêmes, c'est-à-dire sans obligation scolaire, les prochaines péripéties de Daniel Duval, ils disent oui, spontanément. « Une bonne histoire, c'est une bonne histoire, peu importe dans quelle langue elle a été écrite », dit Patrick. Préféreraient-ils qu'elles soient traduites en anglais ? « Je trouve que ça perdrait de son charme », dit Nicholas. « Un écrivain ne peut pas recevoir meilleur compliment », a répondu Jacques Côté quand on lui a transmis ce commentaire.

Les garçons devront attendre au moins deux ans avant de retrouver le lieutenant Duval et ses collègues. Jacques Côté doit auparavant terminer une biographie du docteur Wilfrid Derome, pathologiste québécois fondateur du premier laboratoire de médecine légale en Amérique, qui devrait paraître cette année. Mais il assure que Daniel Duval est là, quelque part dans sa tête, et qu'il réapparaîtra sûrement...

Marius et Oscar Dufresne, dignes fils de la cordonnière

LOUISE CHEVRIER
collaboration spéciale

Raconter l'histoire d'une famille, en l'occurrence celle des frères Marius et Oscar Dufresne, était le point de départ du projet original de Pauline Gill, qui voulait faire revivre la bourgeoisie canadienne-française au tournant du 20^e siècle.

Au cours de sa recherche, elle a trouvé pas moins de 34 familles qui faisaient l'affaire, mais les Dufresne ont emporté sa curiosité. Et pour cause. Car en cherchant à retracer les frères Dufresne, c'est leur mère qu'elle a découverte. L'incroyable Victoire Du Sault, propriétaire d'usines, créatrice d'envergure et femme exceptionnelle, a été laissée pour compte par l'histoire. Victoire Du Sault qui a mené ses affaires tambour battant à une époque où les femmes étaient mineures et frappées d'incapacité civile.

Si les lecteurs se sont régalez avec la trilogie de *La Cordonnière* — il s'en est vendu quelque 60 000 exemplaires au total, selon VLB éditeur — ils seront comblés par *Les Fils de la cordonnière*, son tout nouveau roman qui vient boucler le cycle.

La cordonnière avait certes noué solidement ses lacets et n'aurait pas rougi de ses fils, Marius et Oscar, dont l'histoire, cette fois, a au moins retenu les noms. Ces derniers connaîtront leur heure de gloire, mais ce ne sera pas sans difficultés, une femme de la trempe de Victoire ayant laissé un lourd héritage. Les secrets de famille planent et viendront bouleverser la vie de ces formidables bâtisseurs. Ce roman est le plus achevé de Pauline Gill.

« J'ai laissé aller plus librement la romancière », dit-elle en entrevue. En effet, après une trilogie où elle aurait pu s'essouffler (1600 pages !), Pauline Gill, passionnée de la famille Dufresne, donne ici sa pleine mesure. Maîtrisant son art avec assurance, elle a su tisser habilement la trame historique solidement documentée et le roman. Il faut dire que les histoires vraies dépassent souvent la fiction avec des ramifications tant dans le passé que dans le présent. Si le cycle entier de *La Cordonnière* couvre près de 100 ans, avec l'histoire des fils, on se rapproche de plus en plus des descendants. « J'ai écrit pour le grand public, explique-t-elle, et me suis



Pauline Gill

Photo ROBERT NADON, La Presse ©

donné plus de liberté, tout en conservant un grand respect pour les descendants de la famille.»

Ainsi, le très beau personnage de la servante, Marie-Ange, à la fois forte et fragile, qui tient la trame du roman entre ses mains, est un personnage riche, un bel amalgame de la vraie Marie-Ange, que Pauline Gill a eu la chance de rencontrer au début de ses recherches, et du stéréotype de la servante d'autrefois. Confidente de la mère et des enfants, la servante était le témoin de tout ce qui ne devait pas sortir de la famille. « Dans les grandes familles bourgeoises, la servante est celle qui assiste silencieusement aux intrigues familiales et est détentrice des secrets, de gré ou de force », explique la romancière.

Ce qui n'empêche pas la vraisemblance d'être au rendez-vous car l'historienne veille. « Les journaux de l'époque, les documents publics tels les procès-verbaux de Maisonneuve et les témoignages oraux ont été mes principales sources. » Grâce à Oscar et Marius Dufresne, nous assistons à la fondation du *Devoir*, voyageons en

Europe et nous vivons intensément le terrible naufrage du *Titanic*, bateau sur lequel à la dernière minute, la famille d'Oscar n'embarque pas (le fait est véridique.) Nous croisons aussi Henri Bourassa, le frère Marie-Victorin et d'autres personnages importants de cette époque. Nous découvrons également la formidable culture des deux Dufresne et apprenons, ébahis, qu'Oscar Dufresne, passionné de botanique, est à l'origine des Cercles des jeunes naturalistes, qu'il était un homme cultivé, passionné d'opéra, d'art, de danse et qu'il a été un mécène éclairé. Oscar, le préféré de Pauline Gill. « J'en aurais facilement écrit 600 pages de plus ! » dit-elle.

Pauline Gill fait d'une pierre plusieurs coups. Elle fait plus que boucler l'histoire de cette famille qui a marqué l'histoire de l'ancienne ville de Maisonneuve, plus qu'un roman historique. La fin du cycle de *La Cordonnière* se révèle un véritable réquisitoire — sur le ton plus aimable d'un roman — pour la réhabilitation de la mémoire des frères Dufresne, qu'on a trop souvent affublés de l'épithète de mé-

galomanes. « Ils ont eu beau être des mécènes et des philanthropes, on n'a jamais manqué de les dénigrer », s'indigne la biographe-romancière. En effet, on est allé jusqu'à leur faire porter l'odieux de la faillite de la ville de Maisonneuve et de son annexion à Montréal, oubliant que la guerre de 1914-1918 est venue tout bouleverser.

« Ils ont été des bâtisseurs éclairés », souligne Pauline Gill. Oscar, l'homme d'affaires, et Marius, l'architecte de talent, sont les artisans de la ville de Maisonneuve. « Ils étaient à l'avant-garde de l'urbanisme, poursuit-elle. Ils rêvaient d'une ville harmonieuse où l'essor industriel, l'urbanisation et la protection de l'environnement se côtoyaient. » Tous deux extrêmement actifs dans la vie civile, Oscar comme membre du conseil municipal et Marius au service de la municipalité, ils souhaitaient faire de Maisonneuve une cité exemplaire : rues et boulevards bien dessinés et maisons à l'architecture intégrée, parcs et grands jardins, logements décentes pour les familles ouvrières.

« C'est extraordinaire de voir à quel point les Dufresne étaient des précurseurs, des hommes cultivés et audacieux », s'exclame Pauline Gill, rappelant que les frères Dufresne ont laissé bien plus qu'un château tout près du Jardin botanique et de la Tour olympique. « Je rêve du jour où la mémoire collective rendra hommage à l'oeuvre des Dufresne. »

On leur doit entre autres le bain Morgan, le marché Maisonneuve et l'ancien hôtel de ville, devenu maison de la culture d'Hochelega-Maisonneuve, sans compter l'incomparable parc Maisonneuve.

L'historienne s'était s'éclipsée le temps d'un court roman, en 2001, *Et pourtant elle chantait*, un livre qui a connu un beau succès. Elle a pris goût à l'écriture de fiction, si bien qu'elle ne peut plus se passer ni de l'histoire, ni de la fiction. Gageons qu'elle a plusieurs projets en marche. Entre-temps, tous les augures le prédisent, *Les Fils de la cordonnière* ont toutes les chances de suivre à nouveau les traces de leur mère (qui vivra bientôt au cinéma), et cette fois, grâce à Pauline Gill, on ne risque plus de les oublier.

★ ★ ★ ★

LES FILS DE LA CORDONNIÈRE
Pauline Gill
VLB éditeur, 603 pages



| ROMAN HISTORIQUE |

Le pèlerinage façon Maryse Rouy



SONIA SARFATI

L'image du pèlerinage et, surtout, celle du pèlerin, en prennent toute une dans le nouveau roman de Maryse Rouy, *Au nom de Compostelle*. À travers une intrigue menée sur fond d'enjeux sociaux, politiques et religieux, la spécialiste du Moyen Âge lève en effet le voile sur les raisons — pas toujours très catholiques ! — qui poussaient hommes et femmes sur les routes d'Europe. Le portrait ainsi tracé est (d)étonnant.

Après un détour par la Nouvelle-France et un passé moins lointain sur les traces de Mary l'Irlandaise, qui se déroulait au 19^e siècle, l'auteur d'Azalais ou la vie courtoise revient plus près des temps et des lieux de ses premiers textes. Au nom de Compostelle se déroule en 1240. À une époque où les Cathares sont menacés par les dominicains qui, en tant qu'inquisiteurs, ont la mission de refouler l'hérésie et de convertir les hérétiques.

En ce début d'été, un groupe de pèlerins quitte Montpellier pour se rendre à Saint-Jacques-de-Compostelle. Mais si le groupe compte son lot de personnes motivées par la piété, par la recherche d'un miracle de guérison pour eux ou pour un proche, ou par le désir de faire pénitence, il s'y trouve aussi des gens moins bien intentionnés. Qui se joignent à la caravane pour profiter de la sécurité que procure le fait de voyager en groupe et des avantages dont bénéficient les pèlerins — entre autres, celui d'être nourris et logés dans les monastères où ils s'arrêtent.

Ainsi, au sein de la petite caravane que Maryse Rouy met en scène se trouvent une prostituée, deux mercenaires, un pèlerin de métier — un homme qui vend ses services aux bourgeois qui n'auraient pas le temps (!) de s'acquiescer du pèlerinage promis aux instances supérieures — et les principaux protagonistes du livre : deux Cathares qui se fondent parmi les pèlerins pour, soi-disant, aller demander la guérison de leur aïeul ; mais qui, en réalité, sont en mission vers Toulouse pour tenter de lever une rébellion afin de rétablir, sur ses terres, un noble sympathique à la cause du catharisme.

Une vingtaine de personnes, donc, qui se déplacent mais forment une manière de milieu clos. Il y aura des rivalités, des jalousies et une amourette. Il sera question de vol de reliques et d'Inquisition. Et il y aura une mort violente. Une première. Le tueur serait-il un de ces loups-garous qui rôdaient alors les nuits de pleine lune ou, plus prosaïquement, un meurtrier en série ?

Comme dans ses romans précédents, Maryse Rouy raconte ici les choses simplement, par l'intermédiaire d'une écriture vive et vivante, avec un souci du détail qui laisse deviner son érudition, mais sans jamais tomber dans la plate leçon d'histoire. Quant à ses personnages, ils sont absolument médiévaux. La romancière évite en effet le piège trop commun de mettre en scène des hommes et des femmes à la psychologie contemporaine dans un cadre médiéval.

Le résultat est un voyage dans le temps aussi divertissant qu'instructif.

★ ★ ★ 1/2

AU NOM DE COMPOSTELLE
Maryse Rouy
Québec Amérique, 275 pages

L'homme qui regardait les nuages



DAVID HOMEL
collaboration spéciale

Cirrus, stratus, cumulus — les noms coulent sur la langue avec une élégance toute latine. On voit tout de suite les nuages qui correspondent à ces descriptions scientifiques. Mais peu d'entre nous savent que nous devons cette classification à un Anglais qui, en 1802, par une soirée pluvieuse de Londres, dans un sous-sol au ciel assez bas, a proposé une nouvelle façon de voir et comprendre le ciel.

Cet Anglais s'appelle Luke Howard, et un autre Britannique, professeur d'histoire, raconte sa découverte dans ce livre inusité, *L'invention des nuages*. C'est vrai, Luke Howard n'a pas inventé les nuages, malgré ce titre poétique. Howard a plutôt inventé un système pour comprendre leurs formes et leurs effets, et en ce faisant, il a lancé la météorologie moderne.

Richard Hamblin, l'auteur de ce livre hybride, quoique professeur d'histoire dûment diplômé, n'a rien d'un pédant. Son livre a gagné le Prix du livre du quotidien américain *The Los Angeles Times*, et ce journal n'a pas l'habitude de décerner son prix à des oeuvres rébarbatives. Hamblin raconte le monde dans lequel Howard a évolué, qui me rappelle un peu celui du film *The Elephant Man*. Un monde où le désir de faire de l'ordre dans le chaos naturel pousse certaines personnes vers des pseudo-sciences. Dans le Londres de Luke Howard, on pouvait assister à des soirées de « philosophie naturelle », où des savants (ou des charlatans, selon le cas) expliquaient des phénomènes

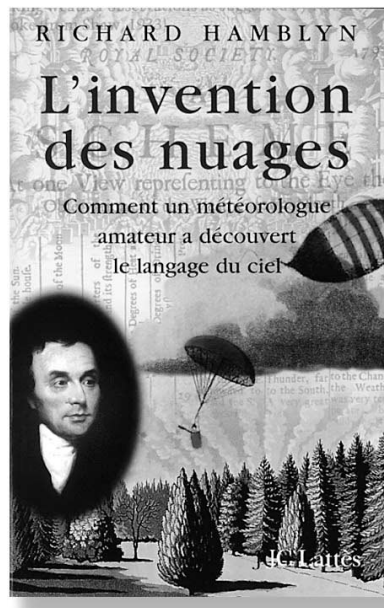
physiques, alliant l'observation scientifique à la promotion de soi.

Luke Howard, un jeune homme réservé — il avait 30 ans au moment de sa découverte — ne faisait point la promotion de sa pensée scientifique. Il était quaker, et son code moral lui interdisait toute fierté personnelle. Ce qui a lancé Howard dans sa quête, ce qui l'a impressionné, ce fut l'horrible été de 1783. « Puanteur, soleil malade, automne inopiné, l'air même devenu malsain », la nature s'est déréglée pendant cet été dans le centre de l'Angleterre. Le jeune Howard n'avait que 10 ans, mais dès ce moment, il se posait des questions sur les phénomènes naturels.

Bien sûr, les humains posent des questions au ciel depuis leur apparition sur cette terre. Dans le livre, Richard Hamblin décrit plusieurs de ces systèmes, selon le lieu. La pensée traditionnelle chinoise voyait dans les cieux la bataille pour l'équilibre entre le *ying* et le *yang*. Dans L'Ancien Testament, lorsque Moïse et son peuple quittent l'Égypte du pharaon, la nature, mue par la main du Seigneur, leur vient en aide. Les tribus de la Scandinavie — Vikings et autres — avaient aussi leur classification du beau et du mauvais temps, selon le dieu qui dominait.

Né dans un climat qui privilégiait le rationnel, fils d'une famille puritaine, Howard était peu enclin à blâmer les dieux pour la forme des nuages. Son innovation, c'est d'avoir typifié un phénomène naturel — les nuages — dans un langage accessible et logique qui pouvait voyager entre différentes cultures. C'est pour ça que le public londonien a accueilli ses nuages avec tant de chaleur.

Le public, et les poètes aussi. Le père de Luke Howard, un homme d'affaires bien établi, accusait son fils d'avoir la tête dans les nuages.



Il citait Aristophane, dramaturge grec, pour qui les nuages furent le patron des oisifs. Mais pour un oisif, Howard travaillait fort avec ses nuages. Le grand poète britannique Coleridge assistait à ses conférences « pour renouveler mon stock de métaphores », disait-il. Le maître de l'art de peindre les cieux, l'artiste John Constable, venait consulter Howard, qui a aussi inspiré le poète allemand Goethe. Les artistes de l'école du romantisme trouvaient des idées dans la nouvelle science de Luke Howard.

Richard Hamblin nous livre un portrait d'époque tout à fait charmant, un moment privilégié où les arts et les sciences, ces deux solitudes, se touchaient. La version française est signée Gerald Messadié. Je ne connais pas les romans historiques de ce monsieur, et pourtant, il en a beaucoup écrit. Comme traducteur en tout cas, il est hors pair.

Peter Carey

Lorsque j'ai commencé cette chronique à l'invitation de Joce-

lyne Lepage en 1999, je me demandais si j'aurais assez de livres à commenter. Le « voisin » se révèle super prolifique — mes tiroirs à *La Presse* sont bourrés de bons trucs. Ce qui m'oblige à passer en vitesse l'excellent roman historique de Peter Carey, qui nous a déjà étonnés avec *La Vie singulière de Tristan Smith*. Carey a pris la légende du hors-la-loi Ned Kelly, un bandit illettré australien du 19^e siècle, et l'a transformée en roman dans lequel le narrateur est Kelly lui-même écrivant un roman. Pour mettre en mots les confessions d'un bandit sans instruction, Carey a dû changer la langue anglaise, qui se retrouve plus enrichie de ces changements. À la fois brutal et délicat, ce Kelly était un héros pour les colons du nouveau territoire, et un objet de mépris pour les autorités policières. Peter Carey renouvelle le « western » avec ce roman directement sorti de la bouche de Kelly, c'est-à-dire écrit dans une forme sauvage et désordonnée — la seule forme possible. Le héros du roman, Tristan Smith, est un genre de cul-de-jatte innommable qui régnait sur le monde du théâtre. Pour ce roman, Carey a reconstruit la véritable histoire de Ned Kelly à partir d'un testament de « 58 pages de mauvais papier ». Carey aime les monstres, et il nous les fait aimer aussi. Si vous appréciez Faulkner, vous êtes sur le bon chemin pour Peter Carey.

★ ★ ★ ★

L'INVENTION DES NUAGES
Richard Hamblin,
traduit par Gerald Messadié
JC Lattès, 320 pages

★ ★ ★ ★

LA VÉRITABLE HISTOIRE
DU GANG KELLY
Peter Carey,
traduit par Elisabeth Peellaert
Plon, 401 pages

POP PSYCHO

Bonne nuit!

LILIANNE LACROIX

À une époque où nous passons le plus clair de notre temps loin de nos enfants, il est essentiel de créer et de cultiver des petits îlots d'intimité qui nous en rapprochent. L'histoire du soir peut non seulement constituer l'un de ces liens privilégiés, mais elle renferme aussi un énorme potentiel ludique, poétique, philosophique et même thérapeutique : « À travers l'histoire du soir, il ne s'agit pas de lui parler de tout notre pouvoir de mère dominatrice, mais de *communier* avec lui sur tel ou tel problème », explique Sophie Carquain, journaliste et auteure de *Petites histoires pour devenir grand*.

Qu'il s'agisse des disputes frères-sœurs, de la peur de la noirceur, des complexes d'une petite fille qui ne se trouve pas belle, de la séparation des parents, de l'emprise de la publicité ou même d'agression sexuelle, de taxage ou de mort, toutes les réalités peuvent être abordées dans les contes : « L'enfant est avide de vérité, dit l'auteure. Encore faut-il aborder ces sujets dans son langage à lui. » On retrouvera ainsi le gros Rat Dégoût, les mamans à puce qui ne trouvent jamais rien à redire mais qui sont ennuyeuses pour mourir, le petit ours qui ne voulait pas hiberner, la petite fée qui voulait devenir la plus belle, le petit Roi Ego 1^{er}, Harry le sorcier timide, le petit vampire amoureux ou cette pauvre Rosita qui avait peur de disparaître dans une chasse d'eau.

Des craintes irrationnelles des enfants aux peurs plus normales en passant par les questions philosophiques comme l'existence de Dieu, M^{me} Carquain aborde tout et de cette façon absolument délicieuse qui nous donne presque envie que le soir tombe au plus tôt.

Entrecoupées de sections-parents où l'auteur livre des conseils pratiques, chacune des histoires constitue à la fois une nouvelle occasion d'explorer, de partager, de démythifier notre monde, mais aussi de vivre un précieux moment de poésie, de magie et surtout de complicité avec notre enfant.

L'Art de rêver

Écrit il y a déjà 10 ans, *L'Art de rêver* a été bonifié de deux nouveaux chapitres et de quelques ajouts ponctuels pour refléter les connaissances les plus récentes.

D'abord technicienne en médecine nucléaire, Nicole Gratton a acquis une véritable passion pour les rêves, qu'elle nous apprend à imprimer dans notre mémoire, à décoder et même à utiliser dans la vie de tous les jours. « Comme on peut taper sur les touches d'un piano ou en faire jaillir une symphonie exquise, on peut rêver et subir passivement les images ou choisir de s'envoler avec grâce dans le monde du rêve et y puiser les richesses en

provenance d'une source illimitée », déclare l'auteure qui nous détaille les types de rêves et les façons d'y accéder et d'en saisir le langage. « L'art de rêver, dit-elle, c'est aussi l'art de vivre; en apprenant à maîtriser vos rêves, vous améliorez inévitablement le contrôle de votre vie éveillée. »

Vous demeurez sceptique sur l'existence de messages profonds livrés par les rêves? M^{me} Gratton a prévu le coup : « Fiction ou réalité, imagination ou vérité, peu importe, le rêve est le miroir de notre être; nous l'avons enfilé et il exprime notre essence même. » Dur de la contredire.

★★★★ 1/2

PETITES HISTOIRES POUR DEVENIR GRAND
(À lire le soir pour aborder avec l'enfant ses peurs, ses tracas, ses questions)
Sophie Carquain
Albin Michel, 310 pages

★★★

L'ART DE RÊVER - GUIDE PRATIQUE POUR DEVENIR UN RÊVEUR ACTIF
Nicole Gratton
Éditions Flammarion-Québec, 223 pages

ESSAI

À la défense de Freud

MATHIEU PERREULT

Sigmund Freud est plus souvent contesté qu'encensé ces derniers temps. Au Québec, ceux qui le critiquent ont profité du fait que les psychanalystes évitent les médias.

Dans ces circonstances, un livre défendant les idées du père de la psychanalyse est un événement. La collection « Questions sur », de Québec Amérique, vient de publier un essai de la psychanalyste montréalaise Ginette Pelland qui réfute, point par point, les accusations contre le médecin viennois.

Questions sur Freud est remarquablement clair et attrayant, avec de nombreuses photos de Freud et de personnalités l'ayant côtoyé ou influencé. Chaque chapitre est divisé en plusieurs questions. Les propos sont bien vulgarisés, sans verser dans la pop psycho des digressions culturelles — sur les relations de Freud avec Stefan Zweig et Salvador Dali, par exemple — et intéresseront les plus curieux.

M^{me} Pelland replace Freud dans son époque. Par exemple, aux accusations de misogynie elle répond : « Freud part de ce qu'il observe, au sujet du développement affectif des petites filles dans un cadre de vie traditionnel, celui de son époque. »

Au sujet de l'envie du pénis, une « malhabile hypothèse biologiste » : « Ce n'est peut-être pas tant cet organe physique que les femmes convoitent que les droits, les privilèges... qui sont réservés à ceux qui en sont pourvus. »

Au sujet de l'homosexualité : « Freud répond que tout être humain possède des tendances bisexuelles et qu'il s'agit plutôt d'essayer de comprendre pourquoi des personnes finissent par adopter une orientation sexuelle plutôt qu'une autre. »

Elle explique de manière assez convaincante que « le jeune enfant est dans un état d'immaturité physique, affective et rationnelle tel que les influences qu'il subit le marquent profondément, et d'autant plus lorsqu'il n'en comprend pas la signification et qu'il ne peut donc s'en défendre ni en assumer l'effet ».

La psychanalyste sait trouver les mots qui rassemblent. Comment peut-on nier que « des individus sont portés à agir à l'encontre de leurs intérêts vitaux, à ruiner leurs chances de bonheur dans l'existence, à se nuire à eux-mêmes et à nuire à leurs semblables »? Ou que « l'être humain désire souvent oublier les moments difficiles par lesquels il est passé »? M^{me} Pelland parle aussi des « fantasmes de la mère intrusive, castratrice, dévouée, qui constituent le fond du machisme traditionnel ».

Elle affirme que l'énergie sexuelle peut être « déviée » de son but habituel : « Ainsi un employeur peut-il trouver plaisir à humilier constamment son employé, à dénigrer toutes ses réalisations, à lui mettre des bâtons dans les roues, et éprouver une grande satisfaction à abuser de la sorte de cette personne sur qui il exerce une emprise morbide et cruelle. » « Freud savait pertinemment que la



Le célèbre psychanalyste Sigmund Freud, sur une photo prise en novembre 1928.

Photothèque AP ©

moralité consiste très souvent à refouler les problèmes, à les nier. »

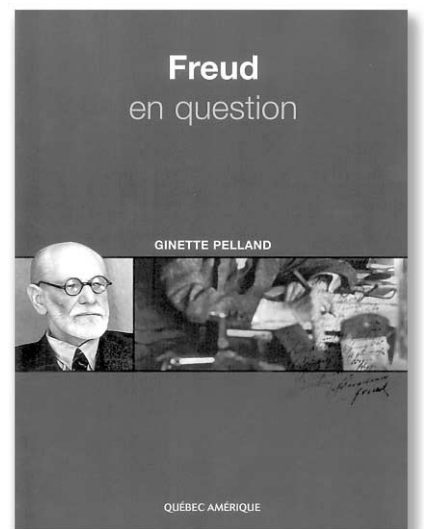
Mais certains commentaires sont durs au point d'être agaçants. « Cela angosse les adultes de penser qu'ils ont tant de responsabilités à assumer à l'égard des enfants. C'est sans doute pourquoi ils préfèrent croire que les enfants oublieront. » Ou encore : « Les cas de suicide indiquent fréquemment que des écueils très importants sont survenus au début de la formation de la personnalité, processus dans lequel les parents interviennent au premier chef et dont ils ont à assumer la responsabilité. » Dans d'autres passages, elle a des commentaires qui pourraient pousser les consommateurs d'antidépresseurs à se sentir coupables de choisir la facilité.

M^{me} Pelland pêche aussi par excès d'admiration. « Freud est un exemple de courage et de détermination. » Il « était doté d'une énergie peu commune et il était certes très déterminé, mais cela n'explique pas tout ». Pour combattre les accusations de cocaïnomanie : « Le sérieux de sa vie et de son oeuvre est le meilleur garant de sa réputation. »

Mais quelques moments moins critiques ne gâchent pas la démonstration : la moralité sert à cacher l'importance de la sexualité dans les relations humaines.

★★★★ 1/2

FREUD EN QUESTION
Ginette Pelland
Québec Amérique, 140 pages



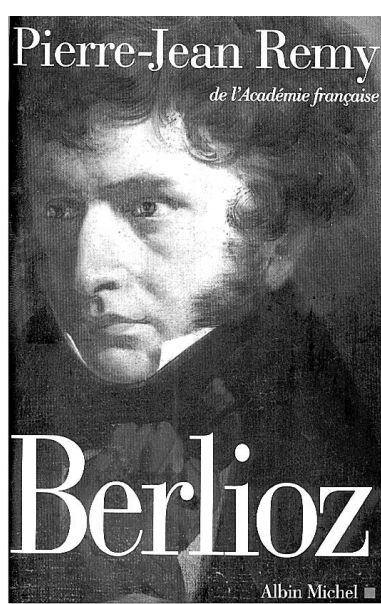
BIOGRAPHIE

Folle, trépidante, exténuante, la vie d'Hector Berlioz

JACQUES FOLCH-RIBAS
collaboration spéciale

C'était un monsieur pas fréquentable. Voilà la chose dite, et parlons-en. Déjà, jeune homme venu de province avec l'idée d'étudier la musique, rejeté de ses parents qui n'arrêtaient pas de lui couper les vivres, il crie et il tempête contre le monde entier. Alors, misérable, ne pouvant payer ni sa croûte ni ses cours, il se formera tout seul, le ventre vide et sans professeur. Autodidacte, presque, dira-t-on, mais il va être le plus grand compositeur de son époque — paradoxalement, le plus grand orchestrateur. Il adora composer pour des centaines (parfois des milliers!) de musiciens qu'il dirigera avec une très visible jouissance, sueurs au front, cheveux au vent de ses bras mouvants comme des sémaphores. Engueulant tout le monde, à l'occasion et c'est souvent, ses confrères s'il les méprise et ses amis s'ils n'aiment pas ce qu'il aime. Il essaie de les convaincre, à grands cris et à coups de pied au cul. On vous le dit, pas fréquentable.

Tout de même, si... Pour les femmes, si... Il aime tant l'amour, au sens de son siècle, l'amour romantique dans des tempêtes et sous des éclairs, et dans le bruit du tonnerre!... D'Ormesson disait que le romantisme, c'est l'intrusion de la



météorologie dans la littérature. Pas mal trouvé. Dans la musique de Berlioz aussi. Et dans sa vie amoureuse, bourrée d'ouragans et de typhons, de pluies tristounettes ou de soleils aveuglants.

La passion des femmes

Il aime les femmes, sans arrêt, l'une chassant l'autre, l'autre réveillant ses ardeurs passées. Camille, Estelle, Harriett, l'on ne vous nommera que les plus connues (vous trouverez vous-même les au-

tres) — celles qui tinrent la route le plus longtemps — et l'on se demande comment elles firent, avec « la vie folle, trépidante, exténuante, partagée entre tant de femmes, tant de besognes et tant de chefs-d'oeuvre, tant de courses à travers l'Europe entière comme à travers le Paris du théâtre, des boulevards et des cafés; tant d'amitiés indéfectibles qui, de Dumas à Jules Janin, de Liszt à Chopin en passant par Pauline Viardot et George Sand, surent lui apporter le secours dans les moments de plus grand désespoir... » (Le grand romantique se fait en un seul modèle, le désespéré) « tant d'humiliations enfin, mais aussi tant de triomphes »...

Citation extraite de la biographie de Hector Berlioz écrite par Pierre-Jean Remy. Et Alexandre Dumas, alors, on l'oublie? Dans cette citation, oui, comme Donizetti, comme Saint-Saëns, comme tant d'autres. Tous, à vrai dire. Tous ceux qui comptèrent dans le siècle. Le plus fort, c'est que Berlioz trouve encore le temps d'écrire. Surtout, de raconter sa vie folle dans des *Mémoires* qui sont, pas d'autre mot, admirables. Sur le XIX^e siècle et ses passions, en tout cas, on ne trouvera pas plus fort. Et ces mémoires-là (publiés chez Flammarion en 1991) ont cet avantage qu'en les lisant, vous entendez *forcément* la musique du maître, dans ses intentions plus secrètes.

La Symphonie fantastique

Le 5 décembre 1830 est une date capitale dans l'histoire de la musique. On joue la symphonie de Berlioz pour la première fois. À la fin, « on applaudit, on applaudit encore, on acclame. Un vent de folie parcourt la salle. Les journalistes, des inconnus se ruent vers l'auteur pour le féliciter, l'embrasser. On le porte presque en triomphe. Il a vingt-sept ans et, en un jour, il est devenu le héros de toute une génération de romantiques qui avaient leurs poètes, leurs dramaturges et leurs peintres et qui attendaient leur compositeur »...

Vingt-sept ans. Et lui, ce jour-là, il décide de réécrire une partie de cette symphonie, la *Scène aux champs*, parce qu'il la trouve « sans effet »...

Ce n'est rien, puisqu'il n'a que 27 ans et qu'il en vivra 66, jusqu'en 1869. Il aura le temps, entre autres nombreuses oeuvres, d'écrire le *Requiem*, la *Symphonie funèbre et triomphale* et cette *Damnation de Faust* qui sera un désastre. Alors que... bon, écoutez-la, pour voir.

La biographie de Pierre-Jean Remy est très copieuse. Trop. Mais telle fut la vie de Berlioz, non ?

★★★★

BERLIOZ
Pierre-Jean Remy
Albin Michel, Paris, 659 pages

L'autre passion de Kid Koala

PHILIPPE RENAUD
collaboration spéciale

Les fans de Kid Koala, DJ montréalais aux mains agiles et à l'imagination fertile, avaient pris connaissance de sa discrète passion pour le dessin en se procurant *Carpal Tunnel Syndrome*, son deuxième album pour le label Ninja Tune. Une petite bande dessinée faisait office de livret à cet album qui élève la table tournante au rang d'orchestre. Mais rien ne nous préparait à son livre *Nufonia Must Fall*, bande dessinée de plus de 300 pages parue aux éditions ECW Press en collaboration avec Ninja Tune et accompagnée d'une courte trame sonore sur CD.

Dans des teintes de noir et de gris dessinées d'abord à la mine de plomb puis à l'encre, Kid Koala (Eric San) a élaboré une jolie mais tristounette histoire d'amour entre Mallory, employée de bureau à l'horaire surchargé, et Robot... petit robot qui aspire au succès via un concours de chansons d'amour annoncé dans un journal. « Mais c'est un robot, alors il ne peut pas vraiment écrire des bonnes chansons d'amour », résume Koala, joint au début de sa tournée des librairies où il brise les règles du jeu de la promotion en apportant son instrument de prédilection à ses séances de signature.

La petite histoire imprimée sur papier glacé ne se fie qu'aux images pour toucher le lecteur. Il n'y a aucun dialogue, et les quelques mots qu'on peut y lire servent à situer le lecteur dans le décor montréalais de son scénario. « Je m'ennuie beaucoup de Montréal lorsque je n'y suis pas », indique San, qui a entrepris la rédaction de sa BD en tournée — avec Radiohead, notamment — au cours des deux dernières années.

« C'est ce que je fais en tournée : dessiner. *Nufonia Must Fall*, je l'ai dessiné dans les hôtels ou assis dans le camion. C'est une petite histoire d'amour qui a mis du temps à se développer mais en même temps, ça m'a permis d'écrire l'histoire originale, de lui ajouter autant de détails que je le voulais. »

De la table tournante à la table à dessin

Sa petite bande dessinée dans *Carpal Tunnel Syndrome* a été l'élément déclencheur de *Nufonia Must Fall*, raconte Kid Koala : « Je ne suis pas un auteur. Je scratche, c'est ce que je fais pour payer mon loyer, et cette bande dessinée est presque arrivée par accident. Tout a com-

mencé lors de la parution de *Carpal Tunnel Syndrome*. La CBC est venue faire une entrevue pour *The National*. Ils ont filmé une petite performance de scratch et le journaliste a montré les pages du livret... »

Ça a intrigué les gens de la maison ECW Press, qui ont ensuite pressenti le DJ pour lui proposer d'écrire une bande dessinée. « Ça va te paraître un peu bête, mais ma première question a été : C'est quoi, un livre ? Je voulais dire, comment on fait ça ? »

Il croyait qu'on lui demanderait de dessiner un manuel sur l'art du *turntablism* (la discipline très technique du scratch). Bien humblement, Koala ne se croit pas une autorité en la matière, « mais s'il y a quelque chose dont je peux prétendre être une espèce d'autorité ou, à tout le moins, être en connaissance de cause : les histoires d'amour, les relations amoureuses ! Pas que j'en aie eu tant que ça, mais j'aime ce genre d'histoire, je lis des romans et je vois des films sur ce sujet... Je suis donc parti en tournée pour en revenir avec l'histoire de Mallory et de Robot. »

Dans son camion de tournée, en dessinant, il écoutait la bande sonore du *Fabuleux destin d'Amélie Poulain*. « J'adore ce film, confie le DJ. C'est très créatif, il y a beaucoup de détails et de bonnes idées. À chaque fois que je le revois, je découvre toujours quelque chose de nouveau. D'ailleurs, mon livre est en ce sens un espèce de story-board. »

Les rapports entre cinéma et bande dessinée ont été largement documentés ; Koala, qui dessine en dilettante, ne prétend pas bien connaître le monde de la BD, bien qu'il ait fait beaucoup de travail d'animation à l'université. Mais le cinéma, ça, oui. « Les gens me demandent si ce livre est inspiré par d'autres bédésistes, mais je n'en lis pas vraiment, alors...



Extrait de *Nufonia Must Fall*, de Kid Koala

Pendant, j'aime les histoires au cinéma, et certaines d'entre elles ont à voir avec mon livre. Louisa (Schabas, coloriste) et moi avons beaucoup visionné *Roman Holiday* (1953), un des premiers films d'Audrey Hepburn. Nous nous sommes inspirés de ce film pour peaufiner les teintes de gris de la bande dessinée. »

Une BD autobiographique ?

Difficile de ne pas associer à Kid Koala le personnage du Robot mélomane fini qui trouve toujours une musique pour accompagner les épisodes de sa vie quotidienne — *Music For Commuters* dans le métro, *Music for Delis* lorsqu'il bosse dans son comptoir à sandwiches, etc. De la même façon, on peut faire le lien entre le musicien-dessinateur et son personnage de DJ (Skid) dans la BD du livret de *Carpal Tunnel Syndrome*.

« *Nufonia Must Fall* n'est pas autobiographique, se défend Koala, mais comme pour n'importe qui développant des personnages, il y a toujours un peu de vrai là-dedans, ne serait-ce que pour les rendre plus dimensionnels. »

L'histoire, simple et amusante par moments, se termine toutefois sur une note un peu triste. Pourtant, défend Koala, « je ne suis pas sûr que ce soit si triste. Bon, peut-être un peu, mais je pense que comme dans toute histoire romantique, y'a des choses pas évidentes. Ça rend le récit plus réaliste, je crois. »

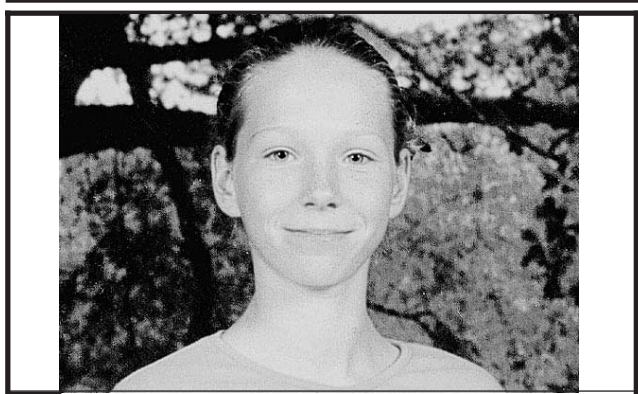
À *Nufonia Must Fall* est joint un CD de matériel original du DJ, dont on attend d'ici la fin de l'année le véritable successeur de *Carpal Tunnel Syndrome*, intitulé *Some Of My Best Friends Are DJs* (sur Ninja Tune). « Lorsque j'ai remis la première épreuve du livre aux éditeurs, ils jugeaient que ce serait drôle si on y mettait la *Robot Love Song* que soumet Robot dans l'histoire. À l'origine, on voulait la presser sur un flexidisc (petit vinyle mince comme une feuille de papier), juste une chanson, mais on n'a pas trouvé d'endroits qui en faisaient encore. Un CD alors ? Ouais, mais je vais me sentir obligé d'en faire plus qu'une... »

Les neuf chansons — totalisant une quinzaine de minutes de musique — portent en guise de titre le numéro de la page qui s'y réfère. On lit ainsi la BD en écoutant sa bande sonore comme on se fait notre cinéma en tournant les pages. « En plus, j'ai été inspiré par les films muets, ajoute Koala. Puisqu'il n'y avait pas de dialogues dans mon histoire, ça passe bien, surtout avec le piano honky tonk de ma musique. C'est très tranquille, à l'image de l'histoire... » Et diffèrent du prochain album, que Kid Koala annonce être à mi-chemin entre *Carpal Tunnel Syndrome* et la courtpointe sonore de *Scratchyland*, son premier mixtape qui, incidemment, s'écoutait comme un véritable film d'action pour les oreilles.



Photo ARMAND TROTTIER, Archives La Presse © Kid Koala

CÉLÉBRITÉS...



CONFIRMATION

Félicitations à notre fille Christina pour sa confirmation
Christina est une fille enjouée et intelligente qui est appréciée de tous.
Nous lui souhaitons de réaliser tous ses rêves.
De Chantal et Robert.



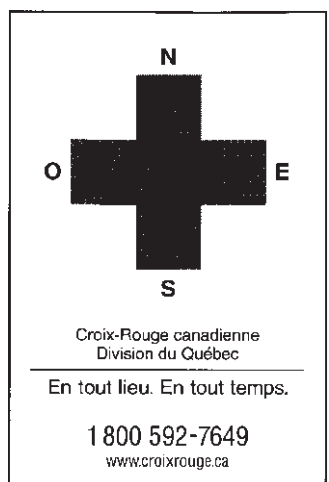
FÉLICITATIONS!

SUZANNE LANGEVIN BÉNÉVOLE DE L'ANNÉE 2002

Dans le cadre de La semaine des Bénévoles, AFS Interculture Canada désire profiter de l'occasion pour honorer Madame Suzanne Langevin, nommée "Bénévole de l'Année 2002".

Pour célébrer cette nomination, VOYAGE CAMPUS, notre agence de voyages attirée, lui a généreusement remis un certificat cadeau d'une valeur de 1500\$.

Merci et félicitations!
De toute l'équipe de AFS Interculture Canada



Croix-Rouge canadienne
Division du Québec
En tout lieu. En tout temps.
1 800 592-7649
www.croixrouge.ca

ENTRETIENS AVEC JEAN-PAUL SARTRE AOÛT-SEPTEMBRE 1974 de Simone de Beauvoir Lecture intégrale en douze épisodes par Sami Frey



Une présentation du
9^e Festival international de la littérature
en collaboration
avec le **Studio littéraire de la Place des Arts**

> 4 au 17 mai 2003 (relâche les 10 et 12 mai)

Studio-théâtre Stella Artois
Place des Arts
Québec

Billets en vente : 514.842.2112 514.277.1010

> Info-festival : 514.277.1010
www.uneq.qc.ca/festival



LES LIVRES ET L'ACTUALITÉ

B.-H. Lévy sur Daniel Pearl : pas avant la fin de mai

BERNARD-HENRI LÉVY est actuellement partout à la télé française. Son dernier ouvrage, *Qui a tué Daniel Pearl?* (Grasset) est reçu avec beaucoup d'émotion et d'éloges par la plupart des critiques français. Le livre, une sorte d'enquête sur les motifs profonds qui ont pu mener à l'assassinat, l'an dernier, de ce journaliste américain de 38 ans, juif, par des islamistes, ne sera pas en librairie au Québec avant la fin de mai, s'il ne se perd pas en mer comme cela est arrivé à un contingent de livres le mois dernier. Voici un court extrait de ce qu'en dit la revue *Marianne* (n° 314)

« C'est un livre qui, à maintes reprises, fait monter les larmes aux yeux, écrit Maurice Szafran. C'est un livre qui ne peut laisser personne intact, et surtout pas l'auteur, Bernard-Henri Lévy. C'est un livre bouleversant, non pas tant sur le plan de l'écriture (limpide, sans afféterie, une très belle langue), mais parce que le projet, l'ambition, pouvait, à priori, paraître démesurée. Car en réalité, de quoi s'agit-il ? De répondre à la question suivante : « Comment ça marche le démoniaque aujourd'hui ? » Et plus précisément encore, dévoiler, détail après détail, avec une passion quasi démoniaque de l'information juste, 100 fois vérifiée, 1000 fois recoupée, que personne ne pouvait soupçonner chez Lévy, dévoiler donc cette « partie de bras de fer que les nouveaux barbares, les fascistes du XXI^e siècle, commencent d'engager avec les démocraties ». Enquête sur les islamistes, sur le jihadisme « un mode de vie et d'être au monde autant qu'une disposition à la guerre »... (voir aussi à ce sujet le texte de Louis-Bernard Robitaille, p. C8)

Les 100 clés du Proche-Orient

« LES RÉÉDITIONS ont parfois l'avantage de faire sentir le vent de l'histoire de manière presque palpable. La parution en poche des *100 clés du Proche-Orient*, amplement enrichie par rapport à la précédente (Éd. Atelier 1996) et réintitulée (le livre se nommait auparavant *Les 100 portes*), en est l'exemple type. Structuré par entrée alphabétique, d'Abou Nidal, terroriste palestinien des années 1970-1980, à Yichouz, nom de la communauté juive de Palestine avant l'avènement d'Israël, le livre voit ainsi apparaître sept nouvelles « clés », toutes liées à l'actualité récente... dont Ben Laden, Hezbollah, Intifada... Accompagné de nombreuses cartes (guerres, groupes ethniques et religieux, accords d'Oslo, etc.), de tableaux (chiffres de base, armements, pétrole, etc.) l'ouvrage poursuit l'effort qui est le sien depuis son édition initiale (1986), que ses auteurs, rédacteurs en chef au *Monde diplomatique*, définissent ainsi : « Dépasser les a priori et les passions souvent étalées » pour ce qui touche à cette région, au-delà des « sensibilités » dont ils ne font « pas mystère », pour aller au plus court, l'anticolonialisme. Grâce à sa construction même — une vraie trouvaille — et son didactisme systématique, il fournit au chercheur, à l'étudiant, mais aussi au béotien, un appareil d'une incomparable facilité d'accès à la compréhension de l'histoire contemporaine et récente, particulièrement complexe, de cette région... »

— Le Monde

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 23 au 29 avril 2003

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur	
1	Roman Qc	TOUT LÀ-BAS	A. COUSTURE	Libre Expression	
2	Biograph. Qc	WILLIAM FYFE, TUEUR EN SÉRIE	M. PIGEON	Laclôt	
3	Spiritualité	DIEU ? ♥	A. JACQUARD	Stock	
4	Roman	SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ	M. LÉVY	Robert Laffont	
5	Actualité	LA GUERRE DES BUSH ♥	E. LAURENT	Plon	
6	Essais	MIKE CONTRE-ATTAQUE ! ♥	M. MOORE	Boreal	
7	Roman	SARAH - RENCONTRE AVEC ABRAHAM ♥	M. HALTER	Robert Laffont	
8	Santé	GUÉRIR ♥	B. SEWIN-SCHREIBER	Robert Laffont	
9	Roman	TOUT CE QUE J'AMAIS ♥	S. HUSTVEDT	Leméac	
10	Roman Qc	LIFE OF PI ♥	- Booker Prize 2002	Y. MARTEL	Vintage Canada
11	Polar	L'HERITAGE	J. GRISHAM	Robert Laffont	
12	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Ariane	
13	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	
14	Roman Qc	LA MAISON DES REGRETS	D. MONETTE	Logiques	
15	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 2	M. HANNEQUART	Rudel Medias	
16	Psycho. Qc	AVEC PSYCHOLOGIE	R.-M. CHAREST	Libre Expression	
17	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 1 ♥	M. HANNEQUART	Rudel Medias	
18	Roman Qc	LE FILS DE LA CORDONNIÈRE	P. GILL	vib éditeur	
19	Biographie	BRÛLÉE VIVE ♥	SOUAD	Oh ! éditions	
20	Roman Qc	BONBONS ASSORTIS ♥	M. TREMBLAY	Leméac/Actes Sud	
21	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	
22	B.D.	TUNIQUES BLEUES, t. 46 - Requiem pour un bleu	LAMBIL/CAUVIN	Dupuis	
23	Roman	OSCAR ET LA DAME ROSE	E.-E. SCHMITT	Albin Michel	
24	Santé	CE QUE LES MAUX DE VENTRE DISENT DE NOTRE PASSÉ	G. DEVROEDE	Payot	
25	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard	
26	Roman	SANS SANG	A. BARICCO	Albin Michel	
27	Actualité	APRÈS L'EMPIRE ♥	E. TODD	Gallimard	
28	Roman	IMPRIMATUR ♥	MONALDI / SORTI	JC Lattès	
29	Cuisine	CUISINE VÉGÉTARIENNE ♥	COLLECTIF	Marabout	
30	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	
31	Santé Qc	EN DEUX TEMPS 3 MOUVEMENTS LE CORPS HEUREUX	CADRIN-PETIT / DUMOULIN	L'Homme	
32	Polar	JACK L'ÉVENTREUR - AFFAIRE CLASSÉE ♥	P. CORNWELL	des Deux Terres	
33	Roman Qc	CONSOLE-MOI	M. GAGNIER	Boreal	
34	Polar	L'EMPIRE DES LOUPS	J.-C. GRANGÉ	Albin Michel	
35	Essais	LES NOUVEAUX MAÎTRES DU MONDE ♥	J. ZIEGLER	Fayard	
36	Essais	LA PUISSANCE ET LA FAIBLESSE ♥	R. KAGAN	Plon	
37	Horreur	TOUT EST FATAL	S. KING	Albin Michel	
38	Psychologie	DE L'ESTIME DE SOI À L'ESTIME DU SOI	J. MONBOURQUETTE	Novalis	
39	Flore	AMÉNAGEMENT PAYSAGER POUR LE QUÉBEC	HODGSON / ADAMS	Broquet	
40	Essais Qc	LA SECONDE RÉVOLUTION TRANQUILLE	G. COURTEMANCHE	Boreal	
41	Roman	JE NE SAIS PAS COMMENT ELLE FAIT	A. PEARSON	Plon	
42	Psycho. Qc	DEUX FILLES LE MERCREDI SOIR	BÉRARDY / TURENNE	Transcontinental	
43	Biograph. Qc	SALE JOB - UN EX-MOTARD PARLE	P. PARADIS	L'Homme	
44	Poésie Qc	POÈMES ÉPARS	G. MIRON	L'Hexagone	
45	B.D.	CALVIN ET HOBBS, t. 22 - Le monde est magique ! ♥	B. WATTERSON	Hors Collection	

♥ : Coup de Cœur RB : Nouvelle entrée

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.
24 succursales au Québec
 Pour commander : ☎ (514) 342-2815
 www.renaud-bray.com

VOUS AVEZ UN ÉVÈNEMENT À CÉLÉBRER?

Soulignez-le !

La Presse

tous les dimanches dans **La Presse**

Composez le (514) 285-7274
appels interurbains (sans frais) 1 866 987-8363

SOINS INTENSIFS de Chrystine Brouillet

- 101 -

- Non! S'il faut commencer à tout expliquer... Veux-tu conduire? C'est toujours Rouaix qui prend le volant.

Rouaix. Le verrait-elle? Les portières claquent dans la nuit. Graham attacha sa ceinture de sécurité; la conduite sportive de Papineau était célèbre. Elle téléphona à Nicole et n'essaya même pas de lui masquer la vérité; elle était la femme d'un policier. Nicole l'écouta attentivement et finit l'entretien sur une parole d'encouragement.

- André soutient toujours que tu es la meilleure. C'est l'occasion de le prouver. Moi, je vais essayer de calmer Martin. Il se sent tellement coupable!

Un sanglot réprimé modifia la voix de Nicole.

- Et moi aussi. Si je ne vous avais pas mêlés au cas de Denise Poissant...

- Arrête! Tout est de la faute de cette femme, pas de la tienne. Rouaix serait fâché que tu croies ça!

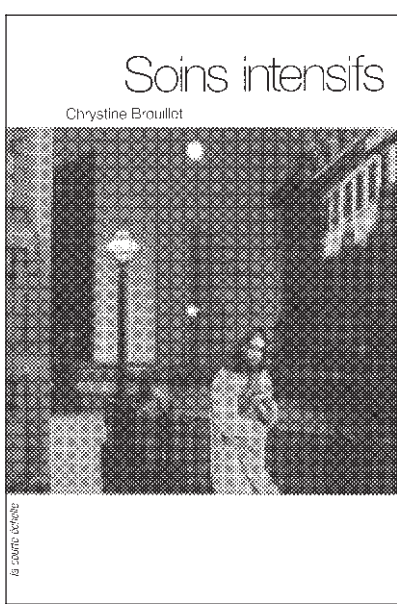
- J'attends de vos nouvelles, soupira Nicole. J'en veux des bonnes.

L'autoroute laurentienne n'avait jamais paru si longue à Maud Graham. La sirène et le gyrophare obligeaient les automobilistes à leur céder le passage, mais la neige se moquait bien de la loi. La chaussée était glissante et Papineau devait souvent ralentir. Il saurait, les mains crispées sur le volant, tandis que Graham lui apportait de nouveaux détails sur Denise Poissant.

- Ça ne se peut pas, répétait Jean Papineau. Une mère qui veut que son enfant soit malade! Ma femme panique quand la petite fait une indigestion.

Ils lurent enfin des panneaux indiquant la sortie pour Chicoutimi, pour le lac Delage, le lac Clément, le lac Beauport. Papineau coupa la sirène. Marjolaine avait bien dit que l'entrée du lac privé se trouverait sur leur droite.

Ils faillirent la rater, mais Graham s'écria qu'elle avait vu une



pancarte. Ils firent marche arrière. Ils étaient bien arrivés.

- On descend ici, déclara-t-elle. Je vais voir si je reconnais la voiture de Denise Poissant.

Elle vit deux automobiles. - Tu avais raison, Papineau, chuchota-t-elle. Il y a quelqu'un avec elle.

Ils s'approchèrent lentement, guettant le moindre mouvement aux abords du chalet tout en s'efforçant de marcher dans les pistes molles creusées par le passage des deux véhicules. Une lueur dorée indiquait que le chalet était éclairé par des lampes à huile.

Le fracas d'une branche qui se brise fit sursauter Graham et Papineau qui s'immobilisèrent, soufflèrent doucement, recommencèrent à avancer. Le vent du nord leur brûlait le visage, mais ils ne sentaient rien; ils ne pensaient qu'à avoir les bons réflexes pour protéger Rouaix et Kevin. Graham se demanda durant une fraction de seconde si la peau de sa main resterait collée sur le métal de son arme. Ils firent le tour du chalet, aperçurent un homme de dos qui menaçait Denise Poissant d'une arme. Rouaix n'était pas visible.

- Qu'est-ce que ça signifie?

- On y va, fit Graham. Couvre-moi.

Elle gravit les marches, mit sa main gauche sur la poignée de la porte, la fit tourner et donna un coup de pied en hurlant: «Police!» L'homme qui menaçait Denise Poissant se retourna et Graham lut une consternation absolue sur son visage.

- Berthier?

Le dé clic de son arme fit réagir Papineau qui se jeta sur sa collègue, la protégeant du tir de Berthier, recevant une balle dans le dos. Alors que Papineau roulait sur lui-même, Graham vit Denise Poissant sauter sur Berthier. La détonation résonna dans le chalet. Denise tressaillit de tous ses membres et s'éroula. Au même moment, Graham aperçut Rouaix. Allongé dans un coin de la pièce, bâillonné, attaché, les yeux fous de terreur. Elle leva la main, visa Berthier, l'atteignit à l'épaule. Il hurla avant de s'enfuir par la porte arrière. Graham se rua vers Rouaix à qui elle arracha le bâillon, tira son laguiole de sa poche pour trancher ses liens.

- Tu es venue, parvint-il à articuler. Va voir Papineau.

Celui-ci grimaçait de douleur; il rassura néanmoins Graham.

- La balle m'a traversé juste la chair sur le côté. Ça pince en sacrement, mais ce n'est pas grave. Cours après Berthier!

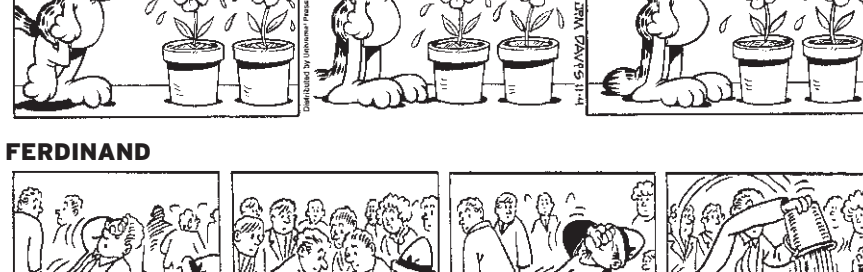
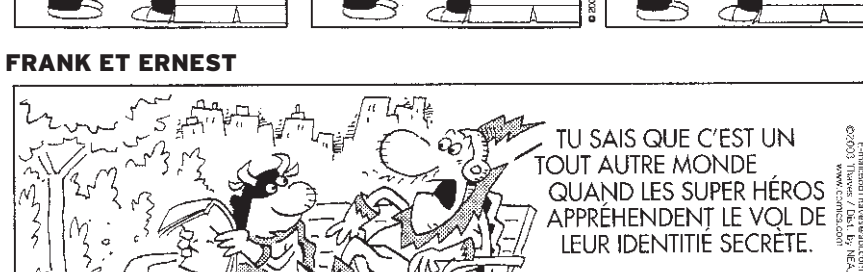
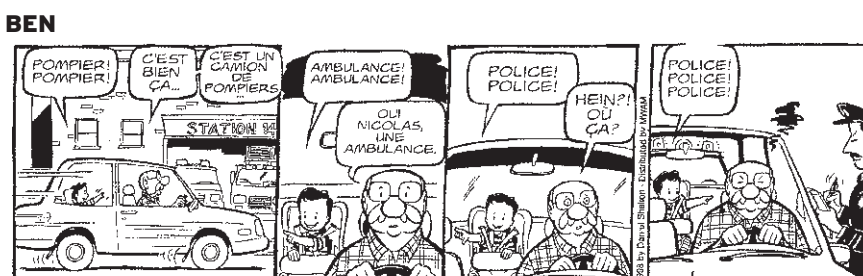
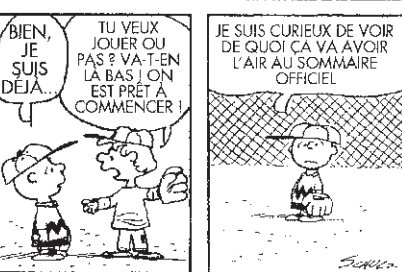
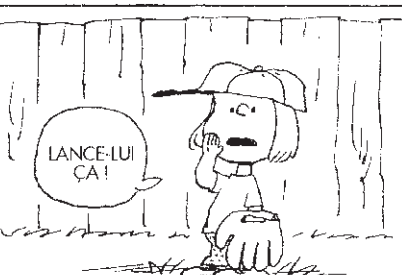
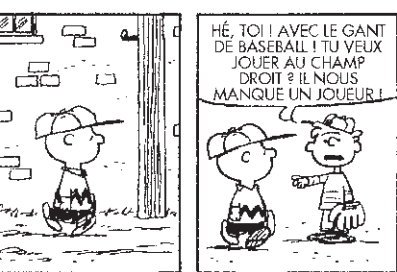
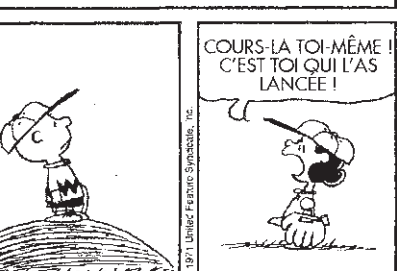
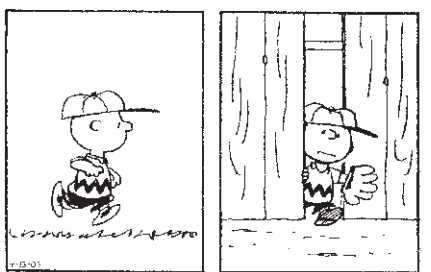
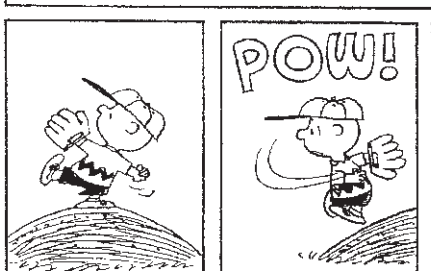
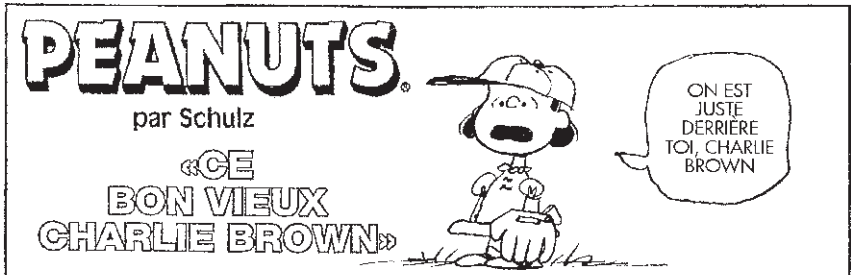
À SUIVRE

la courte échelle

Les éditions de la courte échelle inc. 5243, boulevard Saint-Laurent Montréal (Québec) H2T 1S4

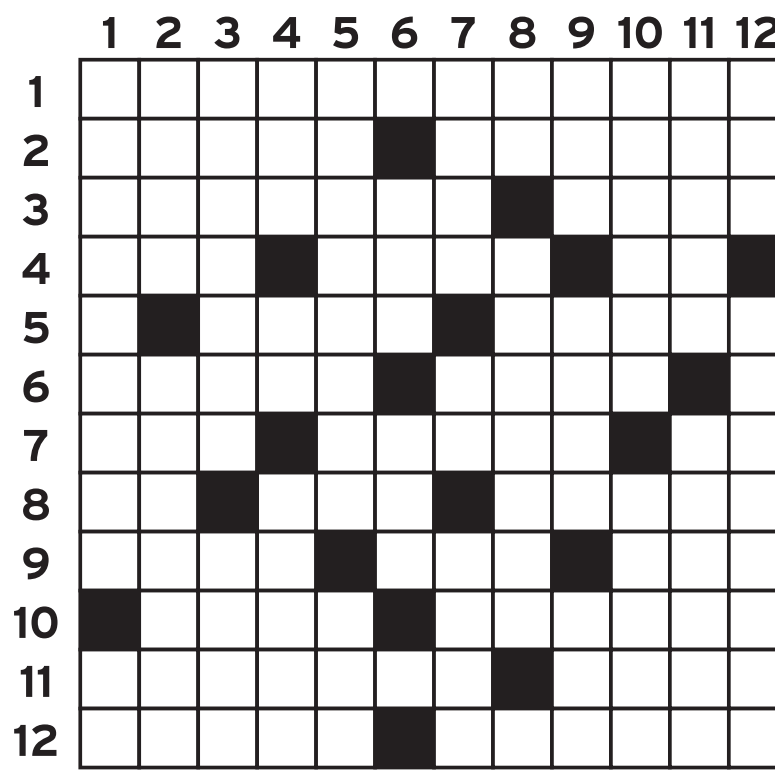
© 2000 Les éditions de la courte échelle inc.

LA PETITE PRESSE



MOTS CROISÉS

www.hannequart.com



4 mai 2003

06790

HORIZONTALEMENT

- Qui recherchent sans cesse les plaisirs érotiques.
- Picholine - Rival.
- Récepteur pour boire - Femme d'Osiris.
- Enlevé - Partie d'un broc - Mesure ou monnaie.
- Loupé - Sentir.
- Coule en France - Fleur.
- Cri sourd d'un homme qui frappe avec effort - Est collectée dans la vessie - Disque numérique.
- S'emploie au sud de la France - Mesure agraire - Dénoncé.
- On y découpe de la viande - Gratitude - Matière rocheuse et dure.
- Formulé - Sous un véhicule.
- Caféier le plus cultivé dans le monde - Fond d'un parc à huîtres, du côté de la mer.
- Être étendu sans mouvement - Poison.

VERTICALEMENT

- Verboosité intarissable - Symbole chimique.
- Groupe de maisons - Instrument de gymnastique.

- On y met du lait - Monceau.
- Ses fleurs sont jaunes - Division du temps - Ce qui sert d'excuse.
- Mouchard - Se dit à Londres.
- Est-Nord-Est - Il y fait chaud.
- Bien marqués - Rigolé - S'oppose au progrès.
- Indique la façon - Cyniques.
- D'une seule couleur - Se servir de - Voisin de la daurade.
- Ses graines fournissent de l'huile - Port du Chili.
- Exprimée - Réunion de chanteurs qui exécutent un morceau d'ensemble.
- Situé - Qui est dérisoire.

SOLUTION AU PROCHAIN NUMÉRO

1	L	I	M	A	C	O	N	G	A	G	S
2	E	M	A	I	L	O	E	U	V	R	E
3	O	P	I	N	I	A	T	R	E	E	X
4	P	O	E	P	E	E	P	I	L	E	
5	A	L	P	E	R	E	F	E	R	E	
6	R	I	A	L	E	S	E	R	E	M	
7	D	S	C	I	E	R	A	I	A		
8	D	E	S	O	S	S	E	R	T	E	
9	E	M	E	U	S	P	Y	J	A	M	A
10	M	I	D	E	L	A	O	B	U	S	
11	E	S	T	E	A	I	E	U	L	M	
12	R	E	U	S	S	I	R	G	E	N	E

06789

SOLUTION DU DERNIER NUMÉRO

Le condor toujours menacé



**PIERRE GINGRAS
À TIRE D'AILE**

En dépit des efforts et des sommes considérables investis pour éviter qu'il ne disparaisse à jamais, le condor de Californie n'est manifestement pas au bout de ses peines.

Par exemple, à la mi-février, on retrouvait un spécimen abattu par balles, une femelle qui avait jadis été capturée en 1987 et relâchée en l'an 2000 après avoir donné naissance à une dizaine de rejetons. L'oiseau, qui avait vraisemblablement une trentaine d'années, venait d'ailleurs d'être traité à la suite d'une intoxication au plomb après avoir mangé une carcasse qui contenait de la grenaille de cartouches. Abattre un condor est passible d'un an de prison et d'une amende 100 000 \$ en Californie.

L'espèce ne compte plus que 79 oiseaux « à l'état sauvage » et 118 individus sont toujours gardés en captivité à des fins de reproduction et de réintroduction éventuelle dans la nature. Doté d'une tête peu banale, le condor de Californie est l'espèce nord-américaine qui a la plus grande envergure d'ailes : un peu plus de 3 mètres. Son poids de 10 kilos fait aussi de lui un des plus gros rapaces au monde. Ce charognard se nourrit habituellement de grosses proies et, s'il en a l'occasion, il avale quotidiennement plus d'un kilo de nourriture, bien qu'il puisse aussi jeûner durant plusieurs jours d'affilée. Il atteint sa maturité sexuelle seulement à l'âge de 5 à 7 ans et produit un unique rejeton par année.



Un condor de Californie femelle prend son premier envol à l'air libre après avoir été libéré de sa cage au refuge faunique de Ventana.

Photo Reuters ©

Son histoire est fascinante. Il avait déjà son allure particulière il y a 1 million d'années et, comme de nos jours, son habitat était surtout confiné aux grandes régions montagneuses. Au cours du siècle dernier, la chasse généralisée aux rapaces, la consommation de chair de coyotes qui avaient été empoisonnés pour en limiter la population, l'empoisonnement au plomb et la contamination indirecte aux pesticides ont provoqué un déclin très rapide de l'espèce.

Si bien qu'au début des années

80, on ne comptait plus que 22 oiseaux dans la nature. Les autorités gouvernementales décidèrent de tous les capturer afin de les faire se reproduire dans un milieu assurant de meilleures chances de survie pour les petits.

Toute l'espèce en captivité

Dans une livraison du magazine *The Economist* de janvier, on raconte notamment que plusieurs de ces grands oiseaux furent capturés selon une méthode peu orthodoxe

qui consistait à creuser un trou sur le flanc d'une colline où se cachait le chasseur. Il suffisait alors d'attirer le rapace tout près de la cache grâce à un appât puis de l'attraper en lui saisissant les deux pattes.

Les condors se sont bien multipliés en captivité et les premiers lâchers ont commencé en 1992. Malheureusement, faute d'avoir été élevés par leurs parents et sans aucune culture « condorienne », les premiers oiseaux introduits ont eu une attitude plutôt déconcertante, qui avait peu à voir avec les objectifs de réadaptation de l'espèce. Les jeunes n'étaient pas assez farouches et surveillaient souvent du haut des airs, d'un oeil intéressé, les amateurs de barbecues en train de cuisiner, ce qui n'était pas sans inquiéter plusieurs virtuoses du hamburger au grill. D'autres atterrirent parfois sur les camions stationnés et s'ingéniaient à démembrer leurs essuie-glace. On parle aussi de dommages à plusieurs édifices locaux. Autant de facteurs qui altéraient le peu de sympathie existant envers le gros volatile en plus de provoquer un taux de mortalité annuel de 40 %.

Depuis cette époque, on a décidé de nourrir les rejetons à l'aide d'une marionnette qui imite un condor adulte et de maintenir les oisillons en compagnie de condors plus âgés. L'automne dernier, un nouveau programme de réintroduction fut entrepris, cette fois, de l'autre côté de la frontière, dans l'État mexicain de la Basse-Californie, un endroit de montagnes et de grandes pinèdes peu habitées où les proies bien faisandées sont relativement abondantes. Les nouveaux venus sont plus craintifs, plus aptes à survivre, croit-on. Et on se croise les doigts pour qu'ils décident un jour de se reproduire en pleine nature, un événement qui ne s'est pas produit depuis 1980.

CARNET D'OBSERVATION

Exposition à Marieville

LA MUNICIPALITÉ de Marieville, à deux pas de Chambly, organise en fin de semaine prochaine une exposition polyvalente sur le thème des oiseaux. Au programme : les conseils de Lina Racine sur les maladies et l'achat d'oiseaux de volière, les recommandations d'un expert sur le comportement des perroquets et un atelier pour les enfants. Des pensionnaires du Zoo et refuge d'oiseaux exotiques de Roxton Falls ainsi que des rapaces de l'Union québécoise de réhabilitation des oiseaux de proie et des animaux de basse-cour seront sur place.

S'ajouteront des stands où seront offerts ou fabriqués céramiques, tableaux, vitraux, sculptures, nichoirs. Il y aura aussi démonstration sur l'art de la sculpture à la tronçonneuse et quelques conférences sur la gent ailée. L'an dernier, lors de sa première présentation, l'événement avait attiré 3000 personnes. L'entrée est gratuite et le rendez-vous a lieu à la polyvalente de Marieville, au 667, rue Desjardins. Les portes sont ouvertes le samedi 10 mai, de 12 h à 21 h et le dimanche 11, de 10 h à 17 h. On se rend à Marieville en empruntant l'autoroute des Cantons-de-l'Est (la 10) puis la sortie 37 (Marieville-Sainte-Angèle-de-Monnoir).

Initiation à l'ornithologie

Le parc national des Îles-de-Boucherville offre deux stages d'initiation aux oiseaux le 17 mai, lunettes et guides d'identification fournis. L'excursion se déroule de 9 h à 12 h et les frais sont de 10 \$ (12 ans et plus). On réserve sa place au (450) 928-5088. Par ailleurs, il y aura une excursion d'observation sur le mont Royal dimanche prochain, 10 mai, de 8 h à 10 h, organisée par les guides du Centre de la montagne. Les frais sont de 5 \$ (2 \$ pour les 6 à 12 ans). Réservations : (514) 843-8240. La semaine dernière, j'avais inversé les deux dates. Mes excuses !

Vos observations sur le Net

« Dans une de vos récentes chroniques, vous avez énuméré la présence de plusieurs oiseaux dans les environs de Montréal. J'aimerais savoir s'il existe un site Internet qui nous permet de faire part de nos observations ou simplement de mentionner quels oiseaux nous avons vus dans notre région à différentes époques de l'année », demande Benoît Marois.

Les observations dont je vous fais part à l'occasion proviennent la plupart du temps d'observateurs chevronnés et sont habituellement mentionnées quotidiennement sur le site *Les Oiseaux rares du Québec*(1). Elles sont compilées par Louise Simard pour l'Association québécoise des groupes d'ornithologues. Comme le nom du site l'indique, ce sont les espèces inusitées qui sont signalées. Espèces suffisamment rares d'ailleurs pour amener les amateurs à se déplacer pour les observer à l'endroit mentionné. Le site de Louise Simard rapporte aussi les mentions de hiboux, de rapaces diurnes, d'oiseaux exotiques et de sous-espèces.

Il n'existe toutefois pas de site Web au Québec, du moins à ma connaissance, où on compile sur base régulière la présence de toutes les espèces dans un lieu où une région donnée. Probablement parce que l'information deviendrait vite redondante, les mêmes oiseaux se retrouvant habituellement dans les mêmes lieux, aux mêmes périodes de l'année. Il faut dire aussi que la mise à jour d'un site semblable n'est pas une sinécure.

Par contre, vous pouvez toujours échanger sur votre sujet préféré en devenant membre du groupe de discussions *Ornitho-Qc*(2). On y trouve aussi des réponses aux questions les plus fréquemment posées. Le groupe compte autour de 500 membres et si vous en faites partie, vous recevrez une trentaine de courriels par jour, missives qui font surtout état des oiseaux que leurs rédacteurs ont observés dans leur patelin.

(1) *Les Oiseaux rares du Québec*
<http://pages.infinit.net/simard/lesoiseauxraresduquebec.htm>

(2) *Ornitho-Qc*
www3.sympatico.ca/glauziere/



Photo MARTINE JUTRAS, collaboration spéciale

Ce bébé calopsitte est âgé de 3 semaines, mesure à peine 8 centimètres de longueur et n'est pas encore en mesure de se tenir sur ses pattes.

Les oiseaux du concours

GROS PLAN sur la calopsitte élégante aujourd'hui.

Ce sont deux « cockatiels » qui ont mérité à leurs propriétaires le premier et le deuxième prix de notre concours de photos le Biodôme-La Presse, dans la catégorie oiseaux de compagnie.

Étudiante en architecture, Myriam Sergerie, de Montréal, possède depuis deux ans sa calopsitte, une femelle aux coloris « cannelle perlé », selon les critères de classification en usage. Même si son oiseau est plutôt criard, elle y est très attachée. Sa préférée ne pond pas encore d'oeufs mais il lui arrive de voler des capsules de vitamines et de les cacher afin de les couvrir... sans pour autant compromettre l'avenir des compagnies pharmaceutiques. Myriam Sergerie fait de la photo depuis deux ans seulement et elle a choisi un gros plan pour mettre en valeur le caractère intense et intime de l'oiseau, ce qui lui a valu le premier prix.

Le bébé calopsitte aux allures de punk est signé Martine Jutras, de Sainte-Rose. Elle est « maniaque » des oiseaux, selon sa propre expression, puisqu'elle en a élevé

plusieurs ces dernières années, notamment des youyous du Sénégal, des inséparables et des calopsittes. Elle a nourri à la main une trentaine d'oisillons, une tâche gratifiante et intéressante, mais un travail très exigeant malgré tout. Le sixième repas de la journée avait lieu vers 23 h, fait-elle valoir. Elle se souvient aussi d'avoir sauvé un bébé d'hypothermie en le frictionnant durant une heure d'affilée. Spécialiste en mise en page, elle a délaissé récemment l'élevage faute de temps, même si cette activité s'est avérée instructive pour ses trois jeunes enfants.

Martine Jutras a reçu son premier appareil photo à sa première communion, à l'âge de 7 ans. « Il était en plastique mais prenait d'excellentes photos », dit-elle. Quant à la vedette du jour, elle est âgée de 3 semaines et n'est pas encore en mesure de se tenir sur ses pattes. Elle mesure à peine 8 centimètres de longueur. Ses plumes en devenir sont encore encastées dans leur fourreau de kératine, ce qui leur donne une texture et une allure très rigide.



Photo MYRIAM SERGERIE, collaboration spéciale

La photo de cette femelle calopsitte aux coloris « cannelle perlé » est l'oeuvre de Myriam Sergerie, de Montréal.